

Florent Ploquin

La Rançon du Bonheur

Roman



Du même auteur :

Le Testament Olographe, roman, *Edilivre* 2010

Le Miroir Récurrent, nouvelles, *Publibook* 2010

Florent Ploquin

La Rançon du Bonheur

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4027-3

Dépôt légal : Novembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Certaines destinées ont comme un goût d'inachevé, comme un parfum de promesses non tenues, qui ne se manifestent qu'au soir d'une vie, à l'heure du bilan. Ainsi en est-il par exemple du parcours de Dominique Rondier, un normand qui a passé sa vie à sillonner les routes, mais qui au bout du compte n'aura pas réalisé grand-chose de bien important dans son existence. Dans le sens où il ne laissera pas un souvenir impérissable à ses contemporains, mais aussi parce qu'il n'aura fait que fuir son bonheur, pour mieux l'éluder. En fin de compte, sa biographie peut se résumer à une sorte de chronique d'un échec ordinaire, résolument assumée parce que délibérément voulue. Mais qui au bout du compte laissera comme un arrière-goût amer à celui qui en est à l'origine.

Son histoire commença il y a une soixantaine d'années maintenant, en Normandie, dans la région caennaise. Dominique Rondier avait de la famille (des oncles, des tantes et des cousins) du côté de Tilly-sur-Seulles, sur la route allant de Caen à Balleroy. Quant à ses parents, ils tenaient un commerce de machines agricoles, au sud de Caen, non loin de la route de Falaise, dans la plaine céréalière qui sépare les deux villes. C'était l'époque où la mécanisation du travail commençait à remplacer l'utilisation des chevaux, pour les travaux des champs ; époque de grand

changement, bien sûr. Mais aussi époque de grande prospérité pour ce genre de commerce, dont les parents de Dominique Rondier profitèrent largement. Tout commençait donc bien pour la famille. Le père était une armoire normande, avec des mains de mécanicien en conséquence, et la mère s'occupait du secrétariat et de la comptabilité. Dominique fit d'assez bonnes études, jusqu'au lycée, puis seconda sa mère dans l'entreprise, et occasionnellement son père. Quant à son jeune frère, plus intuitif, il travailla directement à l'atelier de mécanique et à la forge, après son certificat d'études primaires. Jusqu'au jour où Dominique obtint son permis de conduire, peu de temps avant les fêtes de fin d'année. Jusqu'à ce fameux soir du réveillon de Noël, à l'aube des années 70, celui durant lequel un accident de voiture allait faire que rien ne serait plus comme avant, dans la famille Rondier. C'était du côté de Mézidon, et Dominique conduisait toute la maisonnée, de nuit, lorsqu'une vache fit irruption sur la route et occasionna un accident à la portée dramatique. Même s'il n'y eut pas de morts à déplorer, la mère de Dominique en garda de lourdes séquelles, et devait rester quasiment grabataire jusqu'à sa mort, survenue 35 ans plus tard. Quant à Dominique, il s'en tira avec une grande cicatrice sur le visage. A partir de là, quelque chose se brisa dans la vie des deux frères Rondier, quelque chose, qui, on ne sait trop pourquoi, devait les empêcher de prendre leur envol et de mener une existence normale.

Dans un premier temps, le père et ses deux fils continuèrent de s'occuper de l'entreprise familiale, au moins autant par nécessité que par devoir, par égard pour la clientèle. Mais la mère handicapée réclamait des soins quotidiens, et de plus il fallait la soutenir

moralement et affectivement, pour qu'elle ait une raison de vivre sur terre après un tel drame. Tout cela incita monsieur Rondier père, qui avait gagné beaucoup d'argent lors des décennies précédentes, à vendre son commerce et à s'installer à Caen avec son épouse et ses deux fils. De plus, un héritage important devait le mettre à l'abri du besoin quelque temps après, lui permettant ainsi de louer plusieurs maisons et d'en vendre une autre. A partir de là, monsieur Rondier père se transforma en garde-malade dévoué et bienveillant, et ses deux fils commencèrent à travailler, chacun de leur côté. Dominique tenta sa chance dans un magasin de fournitures pour papiers peints et revêtements de sol, à Caen, et son jeune frère comme mécanicien agricole, à son compte, dans la plaine, mais dans une structure plus modeste que l'ancienne entreprise familiale.

Chose curieuse, les parents vieillissaient, inexorablement, mais sans que les deux frères se décident à quitter le domicile paternel ! La situation devint progressivement insolite : ce n'est pas une chose courante que de voir ainsi une famille de quatre personnes vivre sous le même toit, avec des parents vieillissants, mais dont la situation se justifie, et les deux fils hésitant à quitter leur nid, couvés par une compassion qui semble inadéquate. Compassion réciproque, certes, mais surtout sentiment de culpabilité pour Dominique, qui ressentit dans sa chair, plus que les autres peut-être, toute l'horreur de la condition de sa génitrice, condamnée pour ainsi dire à être clouée au lit, jusqu'à son dernier souffle, depuis ce fameux accident du réveillon et l'escapade stupide de cette vache, dramaturge bien malgré elle.

Au fur et à mesure que le temps passait, Dominique chercha cependant à évoluer, professionnellement parlant. Tenté par une carrière de commercial (à l'époque on appelait cela un voyageur représentant, un v. r. p.) il finit par être embauché par une importante compagnie d'assurances. Mais parallèlement à cela, il se passionna plus ou moins pour la peinture artistique, sans en avoir la vocation. Il commença à fréquenter les expositions et les salons, les musées et les salles des ventes. D'une façon générale, il adopta un mode de vie de célibataire, de plus en plus sur les routes, et de moins en moins à la maison. Que cela représentât pour lui un moyen de fuir sa destinée et de se fuir lui-même, après ce dramatique accident, ne faisait aucun doute. C'était comme s'il voulait se prouver à lui-même, démontrer à sa famille, à ses contemporains, que tout compte fait il ne conduisait pas si mal que cela ; qu'il ne fallait pas le juger trop hâtivement, en tant qu'automobiliste amené à se déplacer constamment, tant pour son travail d'agent d'assurances que pour ses loisirs picturaux. Mais ni Dominique, ni son frère cadet, ne parvinrent à quitter le domicile familial, à l'âge où tout homme qui se respecte se doit de le faire. Certes, la cicatrice consécutive à cette fameuse nuit du réveillon pouvait donner bien des complexes à Dominique, auprès des jeunes filles de son âge. Surtout les samedis soirs, en allant dans les bals, les cafés ou les cinémas, et en tentant de rivaliser avec les séducteurs (souvent riches, jeunes, beaux et cons à la fois) qui parviennent toujours à leurs fins parce qu'ils sont parfaits physiquement, du moins temporairement. Mais cela n'explique pas tout. En réalité, le métier d'agent d'assurances ne lui convenait pas vraiment, dans le sens où ce qui l'intéressait le plus dans la vie,

c'était le monde des tableaux. Ayant constaté rapidement qu'il dessinait beaucoup trop mal pour devenir un bon peintre, et qu'il manquait singulièrement d'imagination visuelle pour concevoir une toile sans photo, il pensa un temps se reconvertir dans la restauration de tableaux. Ce serait pour lui une façon de progresser socialement, d'évoluer biographiquement, et, paramètre non négligeable à ses yeux, de voyager beaucoup en voiture. La seule chose à laquelle il n'avait pas pensé, c'était qu'il n'était qu'un fils de mécanicien agricole, et qu'il lui faudrait un temps considérable pour connaître et maîtriser le vocabulaire du marché de l'art, ainsi que les usages du monde, tout ce vocabulaire de circonstance et toutes ces courbettes qui régissent les milieux où l'argent circule en abondance. Comparé à un tel univers, à une telle société, la prospérité du commerce parental, avant l'accident, lui sembla tout à coup très relative, lorsqu'il fut familiarisé avec l'ambiance des salles des ventes et la solennité des commissaires-priseurs. Mais d'un autre côté, cette liberté nouvelle, consistant à vadrouiller sur les routes les trois quarts du temps, le dépayssa un certain temps de ses origines plébéiennes et rurales. Même s'il trouvait les crépuscules sur la plaine de Caen toujours aussi ingénieux, quant à leur luminosité, les collines brumeuses du pays d'Auge et le bocage virois n'étaient pas mal non plus, finalement. Au bout de cinq années passées à travailler pour sa compagnie d'assurances, d'envergure nationale, son portefeuille de clients s'étoffait. Son rayon d'activité finit par englober toute la Basse-Normandie, et même la région du Mans.

Tandis que parallèlement à cela, il tentait d'apprendre le métier de restaurateur de tableaux à

Caen, durant ses week-ends. C'était chez un vieux monsieur qui allait bientôt prendre sa retraite, afin de céder sa boutique à un bon prix et de confier sa succession à un quidam digne de ce nom, dans les règles de l'art, pour l'amour de l'art et... de l'argent, considéré comme un signe de réussite sociale ; et de réussite tout court. Sa reconversion semblait donc s'annoncer sous les meilleurs auspices, coulant de source, pour ainsi dire. Oui, seulement voilà : Dominique Rondier n'était pas assez habile de ses mains, ni suffisamment minutieux ni consciencieux, pour faire un bon restaurateur de tableaux. D'une façon générale, il voulait tout faire rapidement, sans songer un instant au fait qu'on ne restaure pas un tableau de la même façon qu'on effectue un travail à la tâche, ou qu'on démonte des dents de herse usagées. Brouillon à bien des égards, Dominique Rondier ne parvint jamais vraiment à effectuer sa besogne correctement, au niveau où le montant d'un travail facturé l'exige. Finalement, le vieux restaurateur lui loua son atelier après sa cessation d'activité, jusqu'à sa mort, mais lui déconseilla d'en faire sa profession, ayant constaté les lacunes mentionnées plus haut. Mais, comme son métier d'agent d'assurances à plein temps lui pesait de plus en plus, Dominique Rondier finit par choisir un compromis pour le moins hasardeux. Désormais, il ne serait plus que mandataire à mi-temps pour sa compagnie d'assurances, et le reste du temps il restaurerait des tableaux. En clair, il passerait la majeure partie de ses journées à discuter à droite, à gauche, à pied ou en voiture, et il signerait un contrat d'assurance-vie de temps en temps pour remplir son réfrigérateur. Et il s'accommoderait comme il le

pourrait des tableaux qu'on lui confierait, ayant trouvé la planque pour occuper ses après-midi, et pour voyager encore plus et encore plus loin. Autrement dit, il promènerait son cul, à pied ou en voiture, en cherchant un moyen de se faire inviter ici ou là, partout où il irait. Et par la même occasion, il tenterait progressivement de se rendre indispensable, partout où il passerait, en amenant ici un contrat, là une toile restaurée presque malgré elle, ou bien là encore le journal du jour, ou ailleurs encore toutes sortes de produits légumiers ou culinaires. Mais ce processus fut très progressif. Incapable de créer quoi que ce soit sur le plan artistique, incapable de quitter le domicile paternel en temps et en heure, incapable de fonder une famille, Dominique Rondier finit par trouver dans ce vagabondage permanent une raison de vivre, sa raison de vivre. Désormais, son existence s'équilibrerait autour de cette bougeotte permanente, considérée comme une fin en soi et comme une raison d'être.

Pendant ce temps-là, son frère cadet, resté vieux garçon lui aussi, s'enfonça progressivement dans l'alcoolisme, en buvant d'abord en cachette de son père, qui restait malgré tout imposant. Et qui commandait encore ses deux fils à table comme s'ils avaient eu dix ans. Quant à madame Rondier, elle subit et supporta comme nous l'avons dit son calvaire pendant 35 ans, ce qui explique largement la rancœur qu'elle put manifester toute sa vie durant envers son fils aîné. Depuis ce pénible accident qui, sans la faire disparaître, avait commis l'irréparable. En apparence, les deux fils Rondier menaient une existence à peu près normale, celle de célibataires vieillissants absorbés par leur travail. Mais leur vie privée ressemblait de plus en

plus à un drame secret : elle était taraudée de toutes parts par leur incapacité à quitter le domicile paternel, et à dire merde à leur géniteur par la même occasion. Même si bien sûr la situation dramatique dans laquelle se trouvait madame Rondier (parfois ses hurlements depuis sa chambre) relativisait cet état de fait, sans toutefois le justifier tout à fait. Bref, c'était le genre de situation qu'il aurait fallu fuir dès sa majorité (à l'époque 21 ans), en laissant les deux vieux se supporter, voguer ensemble vers la décrépitude et mourir l'un après l'autre. Quitte à revenir un dimanche par mois en faisant la cuisine et en amenant le dessert, avec en prime un cadeau pour la reine mère en exil terrestre. Ainsi que la pièce rapportée, et des bougres de petits diables issus de cette hypothétique union. Mais cela, les deux frères Rondier furent tous deux incapables de le réaliser, leur immaturité affective se transformant progressivement en errance sentimentale, puis en déchéance alcoolisée pour le plus jeune. Et, si Dominique parvint à se maintenir au niveau de la ligne de flottaison, ce fut uniquement parce qu'il passa le plus clair de son temps sur les routes et à discuter avec ses semblables. Comme pour se faire pardonner le fait que cet accident ne lui avait laissé qu'une cicatrice au visage, alors que dans le même temps sa mère se retrouvait clouée au lit, définitivement évincée de toute normalité existentielle. Le terrible sentiment de culpabilité qu'il éprouvait lorsqu'il l'entendait hurler là-haut, de désespoir et de dépit, dans la chambre des parents, ne lui donnait qu'une raison supplémentaire pour fuir cette réalité, en voyageant constamment, et en communiquant avec ses semblables ; dans le but de leur prouver qu'il n'était ni un monstre ni un chauffard, finalement, mais bel et bien le mandataire

récalcitrant d'une fatalité dont il se serait bien passé. Car les conditions d'existence (ou de survie) que connaissait sa mère depuis l'accident s'apparentaient bel et bien à une malédiction ancestrale, à quelque chose comme un supplice digne de la mythologie grecque, une sorte de supplice de Tantale en guise de quotidien. En effet, certains jours, madame Rondier se sentait mieux, parce qu'elle priait beaucoup, et manifestait le désir de quitter son lit, ou tout au moins d'essayer de le faire. Mais c'était pour mieux constater qu'elle n'était qu'une grabataire, une impotente, et que son corps ne suivait pas la volonté de son esprit. Même si elle avait faim et soif de mouvement et de vie, son corps n'avait plus la capacité de se mouvoir normalement. Parfois, elle se demandait ce qu'elle avait bien pu faire au ciel pour en arriver là, ou si des fois elle n'avait pas offensé les dieux du commerce pour mériter cela. Car l'imagination des malades est démultipliée par leur condition même. En réalité, sa vie antérieure à son accident avait été exemplaire à bien des égards, et voici qu'à présent il lui fallait l'assistance d'un infirmier pour effectuer les tâches les plus élémentaires. Parfois, quand il faisait beau, son mari la sortait dehors sur la terrasse, au soleil, et elle pouvait ainsi avoir l'illusion d'être heureuse, ou de faire semblant de l'être. Mais dans ces conditions, les relations qu'elle entretenait avec son fils aîné demeurèrent toujours ambiguës, oscillant le plus souvent entre la tempête et la résignation, la rancœur et l'abattement. Elle voyait d'un bien meilleur œil son cadet, le petit dernier (dans tous les sens du terme), bien qu'il se saoulât en cachette depuis plusieurs années déjà, en fait quasiment depuis son installation à son compte. Dans un premier temps, une amie accorte

s'occupa de sa comptabilité et de sa facturation, mais finit par y renoncer lorsqu'elle s'aperçut qu'il puait l'alcool, parfois dès neuf heures du matin. Puis elle le quitta et s'établit dans une autre région. Cela incita le fils cadet, Gérard de son prénom, à recourir aux services d'un cabinet comptable. Mais, contrairement à Dominique, il était très habile de ses mains, et donc excellent mécanicien pour ce qui le concerne. Ce qui lui permit de faire tourner sa boutique un certain nombre d'années, sans grand souci pour ce qui était de sa clientèle : son profil correspondait exactement au moule dont il était issu, et dans lequel il évoluait.

Dominique, lui, évolua plus insidieusement, bien que son volontarisme de boy scout pût donner l'impression qu'il devenait indispensable aux yeux de ses contemporains. Alors qu'en fait, son activisme forcené (et souvent dérisoire) lui faisait prendre le chemin d'une superficialité insurpassable, presque insensée. Car il avait littéralement le feu au cul. Il fallait qu'il se déplace sans arrêt d'un point à un autre, qu'il rende visite à une connaissance ou à un proche. Il se mettait dans l'obligation d'apporter quelque chose quelque part, en y emportant éventuellement autre chose. Et toutes ses journées se déroulaient ainsi, la durée réelle de sa double activité d'agent d'assurances et de restaurateur de tableaux devenant au bout du compte vraiment minime. En conséquence de quoi, la quantité d'essence qu'il consomma et le nombre de voitures qu'il utilisa devinrent considérables ; d'autant qu'il conduisait souvent vite et mal, malgré sa dramatique expérience d'automobiliste. Et, à coup sûr, il fut certainement l'un des habitants de l'ouest de la France qui circula le plus sur les routes à cette époque, dès qu'il fut

rétabli de son pénible accident, l'accident qui est à l'origine de ce récit. La durée de vie de ses véhicules dépassait rarement les quatre ou cinq ans, tellement il malmenait l'embrayage et les amortisseurs, allant même jusqu'à rouler à vitesse rapide sur des chemins de campagne cabossés et boueux. En résumé, il finit par être connu comme le loup blanc en Basse-Normandie et dans toute la région sarthoise, et même dans l'Eure et la région parisienne. On le voyait partout, de jour comme de nuit, en semaine comme le week-end, été comme hiver. Il ne tenait pas en place, il lui fallait brasser du vent et brasser de l'air, encore et encore, comme pour se prouver à lui-même qu'il existait bel et bien, qu'un avenir restait possible pour lui après ses débuts catastrophiques dans la vie d'adulte.

Lorsqu'il constata la chose, une bonne quinzaine d'années après l'accident, monsieur Rondier père suggéra à son fils aîné d'acheter une maison sur la côte, puisqu'il aimait également l'univers des plages à marée basse et la pêche aux maquereaux. Ce serait pour lui une opportunité pour se fixer quelque part, pour avoir un port d'attache et, pourquoi pas, pour essayer de se marier. Dominique approuva ses dires, quoique secrètement impressionné par la perspective d'avoir à organiser son existence, sans dire bonsoir à ses géniteurs avant d'aller se coucher. Et il finit par emménager dans une maison cossue, bien trop grande pour lui, mais qui justifiait largement les prétentions financières de toute la famille. Elle se situait en bord de mer, à Riva-Bella, à 10 minutes de Caen et 25 mètres du rivage. Et son père lui fournit la plus grande partie de l'apport financier nécessaire à son acquisition. Prudent, Dominique décida d'abord d'y habiter une

semaine sur deux, bien qu'il eût maintenant plus de 35 ans, et qu'en principe il ait eu de sérieuses responsabilités à assumer pour son assureur, soi-disant. Mais en fait il passait plus de temps à musarder et à se faire inviter à droite, à gauche, qu'à travailler pour son employeur et qu'à restaurer des tableaux. D'autre part, son retour au bercail la moitié du temps se justifiait aussi par le fait qu'il tenait à se rendre indispensable au logis paternel. En faisant les courses, la cuisine, le repassage et le ménage, par exemple : c'était sa façon à lui de se faire pardonner sa terrible maladresse de jadis sur la route. Et aussi un moyen de déculpabiliser en regard de l'actuelle condition de grabataire de sa propre mère ; laquelle avait pour ainsi dire survécu à son époque, à sa famille et à elle-même, du fond de son grand lit en merisier surmonté d'un édredon.

Bien entendu, la grande maison de Riva-Bella était propice aux aventures sentimentales passagères, et Dominique ne se priva pas sur ce plan-là. Même s'il avait une cicatrice au visage, il avait tout de même suffisamment de charme, de prestance et de courtoisie pour attirer les jeunes femmes dans son repaire. Et puis, sa situation professionnelle insolite, cette double activité peu répandue lui conférait une originalité et une particularité qui compensaient bien ses quelques lacunes esthétiques. Toutefois, il ne voulut jamais franchir le pas de la vie maritale ou du mariage, ayant plus ou moins le sentiment de perdre une partie de sa liberté dès qu'une liaison se prolongeait dans le temps. C'était le genre de jeune homme un peu gauche, un peu emprunté, que certaines femmes prennent sous leur coupe quand une affaire de cœur devient sérieuse, selon un processus de domination sentimentale et

érotique bien connu. Mais dans ces cas-là, Dominique préféra toujours retourner au bercail initial, au logis paternel, pour continuer à se rendre indispensable lors des tâches ménagères. D'autant que sa mère se morfondait encore et encore dans son microcosme aseptisé, et qu'il ressentait toujours le besoin de déculpabiliser au vu de son affreuse situation, aussi longtemps après.

Sur le plan de l'amitié et des relations professionnelles, Dominique Rondier finit par connaître une multitude de gens. Si bien qu'il se vanta bientôt d'avoir suffisamment de connaissances dans son entourage pour être invité tous les jours de l'année, s'il le souhaitait ! Au niveau local, il sympathisa surtout avec un couple issu du monde rural, comme lui, les Chabot. Ces gens étaient approximativement de son âge, de la même génération que lui. L'homme venait de reprendre la ferme céréalière de son père, au nord de Caen, après avoir été pendant un temps salarié d'une coopérative des environs. Et son épouse venait de prendre sa retraite de l'éducation nationale, après y avoir été institutrice pendant une douzaine d'années. Elle souhaitait à présent s'occuper de leurs trois enfants, pour qu'ils soient bien élevés, contrairement aux petits garnements à qui elle avait appris à lire précédemment. Dominique Rondier trouva ainsi chez eux un foyer de substitution, un havre familial dénué de toute ambiguïté, celui que précisément il avait toujours fui dans sa vie intime. Désormais, il se passa rarement une journée sans que Dominique fasse irruption dans la vie de cette petite tribu, comme ancrée dans une tradition et un réalisme à toute épreuve, dans ce réalisme à la fois terrien et lucide

qui caractérise la mentalité des gens ayant toujours vécu à la campagne.

Et puis, la région où se déroulait cette histoire, la Basse-Normandie, possédait tout compte fait un potentiel paysager, climatique, touristique et industriel considérable. Dans les années 80, l'agglomération caennaise avait à sa tête un proche du président Mitterrand, et cette personnalité locale fit beaucoup pour le développement et la modernisation de la région. La Normandie intemporelle, celle des cartes postales et des clichés, avait aussi développé ses infrastructures touristiques, par le biais des événements historiques de 1944. D'autre part, les stations balnéaires de Cabourg, Deauville et Trouville attiraient des gens du monde entier depuis plus d'un siècle. Quant à Honfleur, la ville des peintres, c'était une cité qui avait toujours la cote auprès des amateurs d'art et des habitués des bons restaurants. Dire que Deauville avait été colonisée par de richissimes étrangers, et que Trouville ait été un repaire pour parisiens en quête d'évasion gastronomique tenait presque du lieu commun. Si les collines verdoyantes de l'est du département du Calvados (le pays d'Auge) semblaient aussi accueillantes, et si les produits du terroir régional étaient aussi célèbres, c'était parce qu'ils garantissaient une entrée en matière des plus appropriées. Il semblait qu'à cette époque on respirait un air plus clément qu'ailleurs dans le Calvados, si on comparait ce département à la besogneuse et industrielle Seine-Maritime, sa voisine du nord-est. Il suffit de mentionner le nom de Jacques Mesrine, le célèbre gangster, un temps surnommé l'ennemi public numéro 1 par les forces de l'ordre, mais qui paradoxalement restait très populaire sur la côte et

dans le cœur des autochtones. Dans les années 70, lorsqu'il commit ses méfaits et ses braquages de banque au nez et à la barbe des policiers et des gendarmes, il résida un temps et évolua sur toute la zone côtière de l'est du département, sans être dénoncé par les riverains ! Il sembla symboliser à cette époque, aux yeux des gens du peuple, une sorte de héros anticapitaliste, même si par la suite il paya de sa vie la rançon de sa liberté et de son inconduite. Mais c'était justement son côté hors normes qui plaisait tant aux normands à l'époque des faits. Il leur apportait une dimension de liberté et d'originalité, que le traditionnel marché de l'offre et de la demande et la servitude du salariat ne leur feraient jamais connaître. C'était presque un personnage de cinéma, plus vrai que nature, bravant la France des magouilles politiciennes et des pots-de-vin en costume gris, et prédestiné par nature à vivre assez peu de temps, mais d'une manière peu usuelle. Il y a fort à parier que sa gouaille de titi parisien et son ironie, dans les cafés ou les restaurants de la côte, firent beaucoup pour sa popularité temporaire auprès des riverains. Au point de leur faire oublier quasiment qu'ils avaient affaire à un gangster et un assassin. Mais la nature humaine est ainsi faite : elle a besoin d'une part de rêve à un moment ou à un autre, quoi qu'il arrive.

Or, c'était précisément cette dimension métaphysique de l'existence qui faisait défaut à notre Dominique Rondier, pour en revenir à lui. Car il ne connaissait pas vraiment la littérature, et les hautes sphères musicales lui étaient étrangères. Le seul domaine culturel où sa connaissance était correcte demeurerait la peinture, à condition de s'en tenir à la production des trois siècles écoulés. Même la

subjectivité picturale, et les recherches de l'art abstrait, semblaient raisonner à un niveau que sa mentalité initiale de commerçant rural discernait à peine. Il avait beau avoir évolué depuis ses années de lycée, cela ne l'empêchait pas de rester un arriéré devant la démarche d'un Kandinsky, par exemple. De toute façon, les tableaux qu'il restaurait, ou qu'il essayait de restaurer, étaient pour la plupart issus de la production d'artistes régionaux, sans envergure véritable aux yeux de la postérité. Il s'agissait pour l'essentiel d'œuvres de petits maîtres, dont la conservation ou la restauration, envisagées par les descendants des acquéreurs, répondaient à une optique utilitariste, le plus souvent. Il suffisait de les relouer pour les rendre présentables dans les salles des ventes, afin qu'elles trouvent faveur auprès des commissaires-priseurs, pour en tirer un bon prix, tout simplement. Dans ces conditions, la réputation d'un peintre se résumait plus à sa valeur marchande, à sa cote du moment, qu'à ses subtilités chromatiques. Et ce constat résumait bien des choses dans l'idée que Dominique Rondier se faisait du marché de l'art en général. Pour lui, un tableau n'existait et ne se justifiait que parce qu'il avait un potentiel fiduciaire, et point à la ligne. En cela, il n'oubliait pas qu'il avait il n'y a pas si longtemps vendu des machines agricoles, au besoin en faisant des démonstrations, à une clientèle abrutie de travail, mais parfois très riche. Même un de ses amis, un vendeur de meubles qui tenait sa boutique à Falaise, et qui possédait de nombreuses maisons, passait pour être un avare de la pire espèce, un vrai radin de province. Car en Normandie, peut-être plus qu'ailleurs, un sou est un sou, et la déférence qu'on y éprouve à l'égard de

l'argent semble parfois avoisiner la dévotion pure et simple, remplaçant une pratique religieuse disparue depuis longtemps, devenue anachronique par absence de profit. Pour illustrer cette évidence, il suffira de mentionner une anecdote toute simple : un jour, vers le milieu des années 80, notre Dominique Rondier rendit visite à un paysan de la région de Falaise, non loin du bourg de Potigny, dans le cadre de son activité d'agent d'assurances. C'était à la fois un céréalier et un éleveur, abruti de travail comme toute sa maisonnée, et qui ne prenait jamais de vacances. En apparence, l'intérieur de sa maison ne laissait pas soupçonner la consistance de son compte en banque. Pourtant, lorsqu'il fut question de placer de l'argent en actions, Rondier fut bien obligé de constater qu'entre les différents livrets, comptes et biens divers, son client possédait la bagatelle de 301 740 francs, trente briques, comme on disait alors (46 000 euros actuels) en réserve disponible. Ce qui ne l'empêchait pas de gueuler sur ses fils et son ouvrier quand leur travail laissait à désirer, et de s'activer été comme hiver dans ses champs ou derrière ses bœufs. En tout et pour tout, il avait peut-être vu la mer deux fois dans son existence, et il n'était jamais allé au Mont-Saint-Michel ! Son travail était sa raison d'être, sa passion, sa condition et sa servitude tout à la fois. Lorsqu'il venait de finir de rembourser un emprunt à sa banque, il s'empressait d'en contracter un autre, pour renouveler son matériel et son équipement, afin d'être plus performant et d'obtenir de meilleurs rendements. C'était une spirale sans fin, ignorant les règles les plus élémentaires du savoir-vivre, et qui durerait tant qu'il aurait la santé pour continuer ainsi. C'était tout juste s'il ne traitait pas son ouvrier agricole de

fainéant, quand venait la période de ses congés payés réglementaires.

Non loin de là, la condition des gens travaillant au minerai de fer de Soumont-Saint-Quentin n'était guère plus reluisante. Puisqu'il leur fallait alimenter constamment l'aciérie connue à cette époque sous le nom de la S. M. N., la Société Métallurgique de Normandie. On apercevait ses hauts fourneaux et ses cheminées géantes quand on venait de la route de Lisieux, à l'est de Caen. Et une ligne de chemin de fer reliait les deux sites, en passant par-dessus la route, à l'époque. Il suffisait de survoler rapidement la page des obsèques, dans la presse locale, pour comprendre que parfois des retraités d'à peine cinquante ans avaient payé de leur santé, et de leur vie, le prix de cette industrialisation forcenée. Car si la Normandie était une terre d'abondance, c'était aussi une région au passé industriel implacable, ne faisant guère de cadeaux à la jeunesse issue des couches populaires. Tandis que dans les campagnes, autrefois, certains paysans ne s'arrêtaient de travailler que pour manger, dormir, se laver et aller aux toilettes ou à la messe, pour ainsi dire. Et c'était de ce milieu-là, de cet environnement sans concession qu'était issu Dominique Rondier, quoique ses origines aient tout de même été plus clémentes que celles de ces forçats du travail d'une époque révolue. D'une façon générale, ses déplacements permanents l'amenèrent à considérer l'argent et les biens matériels comme l'aboutissement de toute existence. Comme si une vieillesse de bohémien et de quémendeur eût été synonyme d'échec ou de nullité sociale. Bref, ce que certains intellectuels de ce temps-là appelèrent « le matérialisme triomphant » semblait résumer tout à la fois l'ambition,

le quotidien et la destinée de Dominique Rondier. Il faut dire qu'il bénéficiait depuis longtemps (en fait depuis le déménagement de ses parents) des largesses de son géniteur. On pouvait même y trouver une explication rationnelle au comportement irrationnel de Dominique, plus soucieux de circuler à pied ou en voiture que de signer un contrat d'assurance-vie ou de restaurer un tableau. En apparence, il était toujours surbooké et hyperactif, mais c'était souvent pour faire des choses sans importance, voire complètement futiles. Du genre, descendre de Caen au Mans une fois par mois, pour aller à la salle des ventes et pour n'y jamais rien acheter. Alors que les deux villes sont distantes de 150 km et qu'il lui fallait souvent prendre de l'essence pour son périple. Ou bien rendre visite à un antiquaire de Pont-l'Évêque, à 50 km de Caen, pour discuter avec lui du prix d'une armoire en chêne, qui ne l'intéressait que parce qu'il lui fallait trouver un prétexte pour se déplacer. Ou bien encore, aller voir un confrère, restaurateur de tableaux exerçant à Honfleur, encore plus loin, donc, pour finalement discuter avec lui d'un métier qu'il ne maîtrisait même pas. En fait, le terme de dilettantisme s'appliquait à beaucoup de paramètres de l'existence de Dominique Rondier. Agent d'assurances à mi-temps, restaurateur de tableaux par intérim, et surtout glandouilleur et brasseur d'air à temps complet, voilà ce qu'il était vraiment. En Normandie, il existe un terme régional pour définir et résumer ce genre d'individu : le « bouineur ». Le verbe bouiner, qui n'existe pas dans le dictionnaire officiel, signifie travailler à la fois peu et mal, souvent sans savoir comment s'y prendre. Dominique Rondier était donc un bouineur par excellence, toujours impatient de partir quelque part,

mais pour faire des choses insignifiantes. Et en réalité malhabile pour ce qui était de restaurer un tableau, alors qu'il facturait ses prestations au même tarif que ses confrères plus compétents. Au bout du compte, il eût mieux fait d'ouvrir une galerie d'art et de s'en tenir là. Mais peut-être recula-t-il devant la perspective d'exercer une activité aux revenus aléatoires, peu rentable dans la région, et qui plus est en mangeant une partie du pain des artistes peintres.

Toujours est-il qu'il évolua de cette manière en prenant de l'âge, devenant plus ou moins un personnage imaginaire, un carriériste fictif, selon les jours et selon ses humeurs. Tout en affectant le plus souvent de prendre un air important, s'habillant en costume cravate les trois quarts du temps, lorsqu'il circulait. C'était aussi quelqu'un que la gastronomie attirait, et cela expliquait notamment ces dîners pris à des dizaines de kilomètres de chez lui, jusqu'en pays d'Auge et en Suisse normande. Quand il se régalaient avec des amis ou connaissances et reprenait le volant vers minuit, au mépris de l'alcootest et des contrôles routiers. Pour finalement rentrer se coucher et s'endormir presque aussitôt, éreinté par une journée trépidante passée sur les routes, mais qui au bout du compte n'avait pas servi à grand-chose. Car en plus de cela il se levait de bonne heure, et se mettait dans l'obligation d'honorer ses rendez-vous du lendemain matin ; même s'il ne s'agissait que de passer prendre une alvéole d'œufs chez une tante qui avait une basse-cour, pour la déposer ensuite chez un client ou une connaissance. Quitte à repartir après de chez cette personne avec quelques salades pour les déposer chez son père. Et à se rendre indispensable ensuite au logis familial, en faisant le ménage à fond et en préparant le

repas du midi. De toute façon, il fallait absolument qu'il ait l'illusion de se rendre indispensable partout où il passait, même si cet activisme forcené ne devenait en fait rien d'autre qu'une fuite en avant, avec le temps qui s'écoulait et les premières rides apparues sur son front. Vers la fin des années 80, il fit la connaissance d'un collectionneur de cartes postales anciennes, et cette découverte devait l'amener à orienter ses loisirs vers cette nouvelle voie. Ce collectionneur habitait dans le bourg de Morteaux-Coulibœuf, entre Saint-Pierre-sur-Dives et Falaise ; un bourg en principe tranquille, tout au moins jusqu'à une époque récente. Car l'augmentation du gabarit des camions avait amené les autorités locales à mettre en place une déviation, pour leur faire éviter un pont de chemin de fer, devenu trop bas suite à l'évolution de ces véhicules. De plus, une chaîne de 700 camions effectuait une rotation permanente, en semaine, depuis la carrière de Vignats, dans l'Orne, jusqu'à la Côte de Nacre et la Côte Fleurie, où des digues étaient en réfection. Tout cela avait transformé le paisible bourg de Morteaux-Coulibœuf en enfer mécanique, cinq jours sur sept. Et incitait d'autant plus les riverains à profiter de leur paix retrouvée, durant les week-ends. Autant dire tout de suite que notre Dominique Rondier trouva là un prétexte pour effectuer une escapade supplémentaire, les samedis ou dimanches. De toute manière, il ne concevait pas l'existence sans promener son cul en permanence, à pied ou en voiture, et cela depuis ce dramatique accident du début des années 70, paradoxalement. Car s'il était resté à sa maison de Riva-Bella il se serait ennuyé et aurait broyé du noir rapidement, n'aimant pas la solitude. Mais dès qu'il rentrait au domicile paternel, il éprouvait presque

immédiatement le besoin de se rendre indispensable, sous peine de culpabiliser en songeant à la condition de sa propre mère, grabataire à perpétuité, condamnée à regarder les journées passer depuis son lit, sans pouvoir agir comme les autres. Inutile de préciser que dans ces conditions, l'attrait qu'il éprouva pour les cartes postales anciennes l'incita à effectuer toute une série de déplacements, dans tout le Calvados et même le nord de l'Orne, pour s'en procurer à bon prix. Tantôt, c'était une carte représentant une scène de bataille à l'ancienne qu'il lui fallait aller chercher, du côté de Falaise. Une autre fois, c'était une vue d'Aunay-sur-Odon, datant d'il y a un siècle, qu'il partait acheter dans les parages, non sans avoir auparavant rendu visite à un cousin d'Evrecy, pour lui laisser au passage deux ou trois courgettes provenant de son jardin. Bref, sa vie était un courant d'air, mais il la passait essentiellement à s'occuper de futilités. Il était littéralement en partance permanente pour la futilité, sa destination première et son port d'attache ultime, l'alpha et l'oméga de sa raison d'être. Toute son existence se résumait à cela, justifiant par là même une entrée en matière aussi détaillée, à ce point descriptive et précise.

Lorsqu'il fut devenu un ami intime du couple de campagnards habitant au nord de Caen, les Chabot, Dominique Rondier songea à s'acheter un bateau, en vue de sorties en mer à la belle saison. Il passa d'abord son permis bateau et l'obtint, puis sollicita son père, pour qu'il lui avance la somme correspondant à l'achat du bateau en question. Chose que son géniteur fit sans difficulté, son aisance financière présente étant à la mesure de la misère physique de madame Rondier, son épouse infortunée. Après tout, si cela pouvait rendre

son fils heureux, il ne fallait pas hésiter. Car si Dominique se décidait à franchir le pas à la quarantaine venue, il était déjà un habitué de la pêche aux maquereaux, sur d'autres embarcations, depuis longtemps. Quand l'achat du bateau neuf fut concrétisé, Dominique Rondier sollicita son jeune frère, pour qu'il lui répare un tracteur d'occasion. Car ce vieux coucou, attelé à une remorque adéquate, servirait à ramener le bateau sur la digue à marée montante, selon un processus éprouvé en milieu côtier. De son côté, Gérard, qui ne s'arrangeait pas avec les années, venait de gâcher une liaison sentimentale de plusieurs semestres. Avec une saoularde de son espèce, qui travaillait comme lingère dans une maison de retraite, mais qui finit par ne plus en vouloir, lorsqu'il se mit à la brutaliser à outrance, par excès de boisson, dans le cadre d'un cliché malheureusement trop connu. Des scènes navrantes s'étaient déroulées au domicile de cette personne, et les gendarmes avaient fini par intervenir. Toutefois, ce Gérard était toujours aussi bon mécanicien, et il eut vite fait de rafistoler un tracteur hors d'âge, mais increvable. C'est alors que Dominique révéla ses limites pratiques, lorsqu'il dut entretenir lui-même son bateau, et qu'il dut se débrouiller en mer sans avoir de marin attitré à la barre. Son ami céréalier, François Chabot, avait heureusement plus de plomb dans la cervelle que lui, et était merveilleusement doué pour tout ce qui concernait les choses matérielles. En cela, il n'était pas un paysan pour rien. Ce qui fit qu'au bout du compte ces nouvelles sorties en mer se déroulèrent sans incident notoire, même si bien souvent Dominique se révélait empoté et inefficace. Chose pour laquelle son ami le taquinait, bien sûr, estimant qu'il eût mieux fait

de se trouver une épouse pour se dégourdir un peu, au lieu de vouloir jouer les vieux loups de mer en bateau, bien avant l'âge. Une fois à terre, lorsque la pêche avait été bonne, et qu'ils avaient eu tous deux la chance de jeter leur filet près d'un banc de maquereaux, la distribution commençait. Dominique Rondier se transformait alors en poissonnier occasionnel, car le nombre des scombridés approchait généralement les 80 ou 100, pour peu que la météo s'y prêtât. Autant de raisons supplémentaires pour notre vadrouilleur de service pour circuler à droite, à gauche, cela va sans dire ; certaines personnes se voyant gratifiées d'un seau entier de maquereaux fraîchement débarqués. Et puis, à peu près à cette époque, vers la fin des années 80, Rondier ressentit le besoin d'avoir un chien, un compagnon, pour l'accompagner dans ses déplacements permanents. Ce fut finalement une chienne qu'il se choisit, et qu'il appela Maya. Désormais, elle ne quittait plus sa voiture lorsqu'il roulait, et il lui fit connaître une bonne partie de l'ouest de la France et de la région parisienne. Naturellement, il s'arrêtait régulièrement en chemin pour la promener et la faire pisser un peu. Et le soir, à Riva-Bella ou à Caen, il la promenait encore en saluant ses voisins, donnant ainsi l'illusion d'être quelqu'un, d'être à la fois actif et affable, en quelque sorte plus que parfait. Alors que ses gains réels, dans le secteur de l'assurance ou de la restauration de tableaux, n'étaient pas proportionnels à la quantité d'air qu'il brassait. Mais apparemment, il y avait un bon Dieu pour lui, puisqu'une de ses tantes de Tilly-sur-Seulles écrivit un testament en sa faveur, peu de temps avant de mourir. Et qu'il hérita d'une superbe maison, établie du côté de Villers-Bocage, maison que cette tante louait depuis

longtemps. De plus, des travaux de rénovation y avaient été effectués cinq ou six ans auparavant, ce qui la rendait louable en l'état, ou même carrément vendable, à un prix très attrayant pour son nouveau propriétaire. Comme Dominique Rondier avait l'habitude de placer l'argent de ses clients en actions diverses, et que, malgré son peu de zèle pour son employeur, il connaissait les mécanismes de la finance, il décida de la vendre sur-le-champ. Pour ensuite faire travailler et fructifier son argent frais à bon escient, étant issu du sérail, pour ainsi dire, à défaut de posséder un harem ou d'être un séducteur. Et ce cheminement complexe, cette biographie insolite se déroulèrent en l'espace de quelques décennies, selon un processus qui semblait inéluctable. C'était comme si son destin avait été programmé à l'avance, par on ne sait quelle divinité financière, ou quelque sagesse du capital. Bien entendu, la maison trouva un acquéreur rapidement, car elle était située à 3 kilomètres des commerces ; mais dans le calme et la verdure, avec une mare en contrebas et un bosquet à proximité. Puis Rondier s'empressa de faire fructifier ce nouvel avoir, sous l'œil avisé de son père, qui avait sûrement influencé la donne pour l'attribution du testament. Car monsieur Rondier père voyait d'un très mauvais œil la déchéance alcoolisée de son plus jeune fils, qui n'obtint rien du tout de cette tante, ni même d'aucun autre membre de la famille. C'est qu'il se saoulait maintenant au logis paternel, en ne se cachant même plus, et devenait de plus en plus un pilier de café, en négligeant son travail de mécanicien. Parfois, il puait le ricard à deux mètres quand il parlait, ou cuvait son mauvais vin ou son whisky des journées entières, dans son lit. Mais, contrairement à Dominique, Gérard

n'avait jamais eu de pied-à-terre, à l'extérieur de la maison familiale, un havre de paix ou d'intimité, qu'il méprisa tant qu'il finit par le sublimer, en se réfugiant dans l'alcool, comme une loque. Dominique, lui, restait sobre et toujours propre sur lui, si bien que sa condition de glandouilleur professionnel enrichi finit par lui convenir à merveille. Tandis que son activité de restaurateur de tableaux, toujours occasionnelle, restait plus ou moins ambiguë, presque superflue. Mais il s'y consacrait avec d'autant plus d'ardeur qu'il peinait pour faire correctement son travail, n'étant pas vraiment fait pour cela, n'étant pas vraiment fait pour grand-chose, en fait. Mais son aisance financière, incontestable depuis la vente de la maison de sa tante, compensait tout cela par une sorte de protection permanente, jamais illusoire quand il s'agissait de consulter ses relevés de compte en banque.

Parallèlement à sa passion pour les tableaux, Dominique Rondier s'intéressa aussi au patrimoine religieux et culturel de la région qu'il habitait. Sur ce plan, la Basse-Normandie était remarquablement pourvue, cette région ayant déjà connu une grande prospérité dans le passé, avant la guerre de cent ans. Et son architecture traditionnelle faisait un peu la synthèse de tout ce qui avait existé sur son sol. Certaines églises de campagne, comme celle de Vieux-Pont en pays d'Auge, par exemple, relevaient de la tradition romane. Pour ce qui concernait l'équilibre des formes et la disposition de l'architecture. Tandis que dans la plaine de Caen ou dans le Bessin les édifices cultuels semblaient issus du terroir qui les avait vus naître, d'une filiation intemporelle pour ainsi dire, avec la pierre comme élément prédominant. Un jour, Rondier se rendit du

côté de Cambremer, entre Caen et Lisieux, pour y rencontrer un nouveau client. C'était un riche propriétaire campagnard, qui le reçut dans son manoir, après manger, à l'heure du café. Que sa bedaine imposante, et son visage ovale et rougeaud, aient été le signe d'une prospérité locale évidente ne faisait aucun doute. Il pesait bien un quintal, et ne se la foulait plus pour ce qui était de travailler physiquement. Mais il savait comment s'y prendre pour réaliser toutes les tâches qu'il fallait effectuer sur son domaine, ce qui lui permettait de commander son personnel placidement. Son épouse était du même acabit, oscillant entre la matonne et la matrone, mais avec la faculté d'émettre un jugement intuitif sur toute chose. Ce qui l'incitait à aviser sur chaque situation sans jamais se tromper, quasiment. Et il ne faisait aucun doute qu'ainsi unis sous le même joug, ces deux spécimens locaux pouvaient supporter bien des choses et gérer leur avoir avec clairvoyance ; à défaut d'atteindre des hauteurs spirituelles transcendantes, ou de prétendre à une élégance citadine. Au bout du compte, Rondier leur fit signer un placement en actions, intéressant pour eux, et alternative certaine aux revenus de plus en plus aléatoires de l'agriculture moderne. Et ces gens lui conseillèrent par la même occasion de découvrir la petite chapelle de Clermont-en-Auge, bâtie à quelques kilomètres de là, sur les hauteurs de Beuvron. Ils l'incitèrent aussi à découvrir le site en l'abordant par la vallée de la Dives, depuis un croisement important appelé carrefour Saint-Jean, sur la nationale 13. Pour ensuite traverser le village de Beuvron-en-Auge, et de là gravir la côte qui mène à Clermont. Inutile de préciser que notre Dominique

Rondier ne se fit pas prier pour effectuer ce périple supplémentaire.

La chose se passait par une belle journée, légèrement brumeuse, comme il se doit en Normandie. C'était en 1989, le 15 juin, et la sécheresse qui caractérisa cette année-là n'avait pas encore sévi dans la région. Tout n'était donc que verdure et poésie bucolique, aux alentours. Rondier suivit à la lettre les préceptes plus ou moins improvisés de ses deux clients, et au carrefour Saint-Jean il bifurqua sur une départementale rejoignant Pont-l'Évêque. Au bout de deux kilomètres, il tourna sur la gauche en direction de Beuvron. Sans le savoir, il empruntait là un ancien chemin de pèlerinage, celui menant précisément à Clermont-en-Auge. Car jadis, des centaines de fidèles empruntaient ce chemin à pied, et marchaient ainsi jusqu'à la chapelle. Une fontaine guérisseuse, aujourd'hui tarie, jaillissait près d'un chemin de campagne, dans la verdure, légèrement en contrebas. On y vénérât Saint-Thibault, et apparemment en ce temps-là il fallait souffrir, avant de se repentir et de guérir, puisqu'une côte de 3 kilomètres sépare le village de Beuvron de ce site préservé. En réalité, le potentiel de dépaysement du site ne fait que croître au fur et à mesure qu'on s'en approche. Il s'agit probablement d'un des plus beaux endroits de toute la Normandie, et d'un de ses lieux les plus secrets, resté convivial malgré l'arrivée de la civilisation mécanique et de celle de l'informatique. Une fois sur la route de Beuvron, et avant d'y arriver, on aborde un charmant village, en fait seulement quelques maisons groupées autour d'une église : il s'agit de Victot-Pontfol. Ce lieu aux consonances moyenâgeuses abrite encore un

château, que l'on distingue vaguement sur la droite, derrière une rangée de peupliers. Il se situe au niveau du pont et tout près du ruisseau qui traverse l'endroit. Aujourd'hui, c'est un haras, une véritable ferme chevaline, qui permet à ses propriétaires de l'entretenir. Il faut se rappeler au passage que la microrégion dénommée le pays d'Auge est réputée pour être une des meilleures terres au monde, pour ce qui est de l'élevage des chevaux. Ses herbages généreux et son climat très doux en font un paradis pour l'espèce équine. Tandis que les très nombreux haras parsemant cette contrée trouvent leurs débouchés sur la côte, principalement sur les hippodromes de Cabourg et de Deauville, mais également sur ceux situés près de Paris. A noter également la traditionnelle vente de yearlings, ces poulains nés au cours de l'année, qui attire tous les ans au mois d'août, à Deauville, des acheteurs du monde entier. Après cette vision féerique, Rondier continua sur la route de Beuvron, remarquant de manière fugace que certains propriétaires aisés faisaient rénover leur résidence secondaire, en tenant compte du cachet local, ici ou là. Puis il entra dans Beuvron, vers quinze heures trente. C'était un village fleuri, qui avait été entièrement rénové pour plaire aux touristes, avec vente et dégustation de produits locaux. A cette époque de l'année, c'étaient plutôt les retraités et les résidents étrangers qui arpentaient sa rue principale et sa petite place, plutôt que les salariés de l'hexagone. De temps en temps, un commerçant se tenait devant la porte de sa boutique, les mains sur les hanches, en discutant avec un client. Et même les terrasses des cafés ne désemplissaient pas, tandis que des voitures étaient stationnées sur toute la longueur

du village. En conséquence de quoi il fallait rouler au pas, pour traverser Beuvron, où des piétons de tous âges fourmillaient, çà et là, en s'attardant à admirer les constructions en colombages ou à faire du lèche-vitrines. C'était vraiment une situation répondant à tous les stéréotypes et à tous les clichés de la Normandie des cartes postales, la Normandie pour les touristes, la Normandie « carte bleue ». Comme il ne connaissait pas l'endroit, Dominique Rondier passa une bonne demi-heure dans Beuvron, discutant notamment avec un producteur de cidre et d'eau-de-vie. Puis il bifurqua sur la droite à la sortie du village, et prit la direction de la côte de Clermont-en-Auge.

En s'éloignant de ce repaire pour vacanciers très à la mode, Rondier songea quelques instants qu'il pourrait peut-être y faire des affaires, qu'il y avait peut-être des tableaux à rénover ou des contrats d'assurance à signer en démarchant les riverains. Car il fallait bien que ces gens fassent quelque chose de tout l'argent qu'ils gagnaient durant la belle saison, de cette manne que constituait pour eux la présence des touristes durant plusieurs mois d'affilée ; dans un cadre paradisiaque, pour ainsi dire. Cependant, tout cela n'était rien comparé aux abords de Clermont. Il semblait en effet que le fait de gravir cette côte faisait aussi prendre de l'altitude spirituelle (et mentale) par rapport aux considérations mercantiles qui avaient cours à Beuvron. Ce n'était guère plus qu'un chemin de campagne, une route communale, mais cela valait largement le détour. Et les lacets qui conduisaient au sommet semblaient annoncer un endroit insolite, préservé, comme inféodé aux éléments qui l'entouraient. A cent mètres avant le hameau des « forges de Clermont » un chemin plus étroit encore

menait à la chapelle en question, en tournant sur la gauche. Cette fois-ci, il y avait à peine la place pour se croiser à deux voitures. Tandis que sur la gauche, derrière les haies, en contrebas, on apercevait, ou plutôt on devinait un panorama merveilleux, dominant toute la vallée de la Dives, depuis une sorte de belvédère géographique. Et ce panorama se fondait dans un décor de prairies, de pommiers et d'habitations isolées se perdant dans la brume. Comme il faisait beau, la condensation du sol produisait des colonnes d'air chaud, qui noyaient le lointain dans un flou artistique évident. Le soleil lui donnait même une dimension intemporelle, mais en même temps on comprenait qu'il devait être détenteur de quelque secret oublié, d'une sorte de trésor à transmettre de générations en générations. La Normandie éternelle était là, se résumait à cela, au-delà des modes passagères et de l'héritage d'un passé parfois tragique. Son climat tempéré et son atmosphère rêveuse contrastaient notoirement avec le pragmatisme de ses habitants, en leur offrant du même coup un cadre de vie d'une qualité dont on trouve peu d'équivalents, de par le monde. Seule peut-être la Toscane de Léonard de Vinci pouvait prétendre surpasser la Normandie, du point de vue de l'atmosphère et de l'abondance naturelle. Mais la Normandie légendaire, celle des pâturages généreux perdus dans la brume et des champs parsemés de pommiers, trouvait dans ce site très ancien l'expression de son identité, tout le vocabulaire de son terroir savoureux. En arrivant sur le minuscule parking aménagé, à l'entrée du chemin de terre menant à la chapelle, Rondier comprit intuitivement qu'il abordait un territoire particulier. Aucune voiture n'y était stationnée, et aucun

commerce n'existait, ici. Le contraste était saisissant avec l'ambiance de fièvre acheteuse qu'il venait de quitter. Le chemin creux conduisant à cet ancien lieu de pèlerinage descendait vaillamment vers celui-ci, en serpentant au milieu d'une hêtraie plus que centenaire. Son tracé reptilien augmentait encore la part de mystère de cet endroit, lorsqu'on progressait à travers les ombres et sous les frondaisons, et que les chants d'oiseaux rythmaient cette progression. Un écureuil passa même furtivement sur une branche, n'appartenant pas à la justice des hommes, et n'ayant pas besoin de se justifier davantage.

Finalement, la chapelle de Clermont-en-Auge était entourée d'un modeste cimetière, et un grand calvaire en bois peint en brun était planté à sa gauche. Le tout était entouré par un enclos, et une chaîne maintenait fermé le portail qui y donnait accès. Tandis que trois ifs avoisinaient la chapelle et qu'un buis répandait une odeur suave, comme un parfum d'antan destiné à bonifier ce lieu. Quant au chemin creux, il continuait de descendre la colline et passait devant l'ancienne source miraculeuse, à présent enfouie sous une haie de ronces, et indétectable de prime abord. Par chance, l'intérieur de la chapelle était ouvert, en fait de Pâques au début de l'automne. Dominique Rondier put donc le visiter, par pure curiosité. Ses convictions religieuses étaient très relatives, mais l'aspect insolite de cette découverte champêtre l'intriguait. Une fois à l'intérieur, la luminosité due aux vitraux de teinte claire introduisait le visiteur dans une sorte de quiétude bucolique. Le silence était total, sauf quand les mouches passant par la porte, restée ouverte, bourdonnaient de manière saccadée. Quelques tableaux et quelques sculptures champêtres

résumaient l'agencement de l'intérieur, symbolisant ce qu'il est convenu d'appeler l'art naïf. Mais qui le cas échéant convenait à merveille à ce lieu de prière et de méditation, d'une fraîcheur reposante comparée à la moiteur de l'extérieur. Ce qui frappait le plus le visiteur de passage, c'était la complémentarité entre les murs recouverts d'un enduit d'une blancheur homogène, et la couleur rouge sombre de la charpente visible ; cette couleur d'ocre rouge qu'on appelait autrefois « sang de bœuf » lorsqu'on l'utilisait. C'était une particularité dans certaines régions de France : on peignait la partie visible de la charpente de cette couleur, plutôt que de laisser le bois nu ou vernissé. Même le caractère spartiate de l'autel ajoutait une touche de sobriété à cet univers bucolique, sans le contredire. Un pèlerinage local existait toujours à Clermont, et il avait lieu le premier dimanche de mai, tous les ans. Des dépliants disposés sur un présentoir confirmaient la chose. L'espace d'un instant, on pouvait se représenter une pareille chapelle servant aux fêtes printanières des rogations, dont les campagnes d'autrefois étaient coutumières. Mais en 1989, le jour où Dominique Rondier y mit les pieds, ces choses avaient déjà une étrange saveur acidulée, comme un parfum suranné, et d'autant plus attachant pour cette raison. Son inspection des lieux se poursuivit par l'escalier menant au clocher, mais une fois en haut, une porte fermée à clef en barrait l'accès. De même, les petites cabines en bois servant naguère à se confesser paraissaient maintenant bien désuètes, presque touristiques, du coup ! Mais Rondier apprécia tant la tranquillité du lieu qu'il s'assit quelques minutes sur un banc, comme s'il s'attendait à voir passer le curé. La ferveur passée des fidèles semblait avoir

imprimé sa marque sur les murs de la chapelle, selon un processus biochimique, confirmant la thèse de la mémoire organique et inorganique des éléments qui nous entourent. Rondier se ressourça donc quelques instants dans cet endroit singulier, oubliant pour une fois les soucis du système et la vie trépidante qu'il affectionnait en temps ordinaire. L'un des deux tableaux représentait Saint-Thibault, et l'autre Saint-Marcouf, deux personnages très anciens, vénérés en Normandie depuis des temps reculés. C'était probablement la première fois de son existence que Dominique Rondier prenait le temps de méditer sur sa condition ! Il était maintenant quadragénaire, et il ressentit intuitivement, mais de façon précise, toute l'immensité du précipice le séparant des choses de l'esprit. Jusqu'ici, les sphères spirituelles étaient demeurées pour lui une entité plus ou moins inaccessible, un domaine qui n'existait et ne se justifiait que parce qu'il était issu d'une tradition plus que millénaire. Mais de là à constater et à admettre qu'il était indigent sur ce point...

Rondier se leva de son banc après cela, puis il fit le tour de la chapelle, dehors. On voyait bien qu'elle avait été rénovée il y a longtemps, puisqu'un tirant en fer, à présent rouillé, soutenait la partie du mur opposée à l'entrée. Mais le panorama que l'on pouvait contempler derrière la chapelle, depuis une barrière en bois, méritait bien qu'on s'y attarde. En cet après-midi de la mi-juin, tout n'y était que verdure en fête et horizon bleuâtre : le lointain devenait trouble à cause de la brume de chaleur, et les yeux du visiteur finissaient par se perdre dans un éden suggéré. Tandis que non loin de là, en contrebas, on entendait un tracteur qui râtelait du foin dans un pré.